

L'argent dans la Bible

L'argent, tel que nous le connaissons, n'existait pas dans les premiers temps de la Bible. Le troc était de règle. On échangeait du petit bétail, du blé, de l'orge, de l'huile, du vin ou des produits finis tels que les vêtements. Parallèlement, le métal (or, argent, cuivre) servait aussi de moyen de paiement. Utilisé surtout pour les transactions commerciales, les transferts de propriété ou les tributs, il était pesé. Comme on peut le voir lorsque le prophète Jérémie achète un champ près de son village natal, on se servait d'une balance et de poids standardisés¹. C'est au V^{ème} siècle avant Jésus-Christ, semble-t-il, que la monnaie commença à se répandre en Judée. Les plus anciennes pièces retrouvées montrent qu'il s'agissait alors de métal que l'on frappait et dont on légalisait le titre et le poids avec un signe. Les conquêtes d'Alexandre le Grand développeront ce système et introduiront en terre juive des normes grecques et macédoniennes. A leur tour, les Romains mettront en place leur propre système.

Mais si l'argent, au sens où nous l'entendons habituellement, n'apparut que tardivement, les richesses et les fortunes existaient déjà. Et déjà certains s'en inquiétaient, comme si l'argent, au sens large du terme, était la cause de tous les maux et qu'il ne pouvait qu'être ou rendre malhonnête. Dans le Nouveau Testament, l'auteur de la première lettre à Timothée résume ce sentiment commun par cette formule lapidaire : « La racine de tous les maux, c'est l'amour de l'argent². »

Mais pouvons-nous en rester à ce constat ? Pouvons-nous dire que l'argent est nécessairement mauvais et méprisable ? Pouvons-nous nous résigner à ce que les richesses soient nécessairement synonymes de fermeture et de corruption ? Pour nourrir notre réflexion, j'ai choisi d'interroger la Bible, non pas pour y chercher des recettes ou des solutions à mettre en pratique mais parce qu'elle nous propose des attitudes humaines et spirituelles à approfondir. Que l'on soit croyant ou non, chacun peut en effet trouver dans la Bible de quoi réfléchir sur sa propre manière de se situer face à l'argent, à ses richesses ou aux grands défis économiques actuels.

I. L'Ancien Testament

1. Les richesses : une bénédiction de Dieu ?

Dès les premières pages de la Bible, les richesses matérielles apparaissent sous un

¹ Jr 32,9-12

² 1 Tm 6,10. Dans *Antigone*, SOPHOCLE écrivait déjà : « Rien n'a, comme l'argent, suscité parmi les hommes de mauvaises lois et de mauvaises mœurs; c'est lui qui met la discussion dans les villes et chasse les habitants de leurs demeures; c'est lui qui détourne les âmes les plus belles vers tout ce qu'il y a de honteux et de funeste à l'homme et leur apprend à extraire de chaque chose le mal et l'impiété. » À sa suite, de nombreux auteurs dénonceront la séduction mensongère et les dangers de l'argent, « cet espèce de sacrement matériel qui nous donne la domination du monde, moyennant un contrôle exercé sur notre goût de l'immédiat » (CLAUDEL).

angle positif. De l'avis de tous, elles contribuent au bonheur de l'humanité. Elles sont un signe de la bonté de Dieu qui veut que les hommes soient heureux. Elles sont même une caractéristique des amis de Dieu. Rien d'étonnant donc si Israël aime décrire ses ancêtres comme des hommes comblés de richesses. Le livre de la Genèse en fait même le refrain de l'histoire des Patriarches qui vécurent au XVIII^e siècle avant Jésus-Christ : « Abraham était très riche en troupeaux, en argent et en or³. » ; « Jacob s'enrichit énormément et il eut du bétail en quantité, des servantes et des serviteurs, des chameaux et des ânes⁴. »

Le Livre des Rois détaille également avec enthousiasme les richesses de Salomon. De ce roi qui régna aux alentours de l'an 1000 avant Jésus-Christ, ce livre dit qu'il était « le plus grand de tous les rois de la terre en richesse et en sagesse⁵ ». Mais il n'oublie pas de préciser que ces richesses sont un don de Dieu. Elles correspondent à la promesse que Dieu avait faite à Salomon : « Et même ce que tu n'as pas demandé, je te le donne : et la richesse, et la gloire, de telle sorte que durant toute ta vie il n'y aura personne comme toi parmi les rois⁶. » Ailleurs, Job, un personnage mythique, n'a rien à envier à ses ancêtres :

« Il y avait au pays de Ouç un homme du nom de Job. Il était cet homme, intègre et droit, craignait Dieu et s'écarterait du mal. Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et une très nombreuse domesticité. Cet homme était le plus fortuné de tous les fils de l'Orient⁷. »

Cette appréciation positive des richesses matérielles dérive de la conviction que Dieu a créé la terre et ses biens pour l'homme. Métaux précieux, produits agricoles et troupeaux, fils nombreux et esclaves sont donc un don de Dieu. Mieux, ils sont le signe de la bénédiction que Dieu accorde à ceux qu'il aime : « Isaac fit des semailles dans ce pays et, cette année-là, il moissonna le centuple. Le Seigneur le bénit et l'homme s'enrichit, il s'enrichit de plus en plus, jusqu'à devenir extrêmement riche. Il avait des troupeaux de gros et de petit bétail et de nombreux serviteurs. Les Philistins en devinrent jaloux⁸. »

Mais est-ce dire pour autant que les hommes n'ont aucune responsabilité dans la réception ou la privation des biens matériels ? Non, répondent certains auteurs bibliques : le bonheur et le malheur sont la conséquence de la fidélité ou de la non-fidélité des hommes à Dieu. Et cela, en vertu des paroles prononcées par Dieu lui-même lors de l'Alliance conclue avec son Peuple sur le mont Sinaï⁹. Inversement, pour qui se montrera infidèle à l'alliance, cet avertissement est radical :

³ Gn 13, 2, voir Gn 24, 35.

⁴ Gn 30, 43, voir Gn 32, 6 et Gn 33, 11.

⁵ 1 R 10, 23, voir 1 R 10, 14-25.

⁶ 1 R 3, 13.

⁷ Jb 1, 1-3, voir Jb 42, 12-13.

⁸ Gn 26, 12-14.

⁹ Dt 28, 1-6, voir Dt 7, 12-13.

« Si tu n'écoutes pas la voix du Seigneur ton Dieu en veillant à mettre en pratique tous ces commandements et ces lois [...] : Maudit seras-tu dans la ville, maudit seras-tu dans les champs. Maudits seront ton panier et ta huche. Maudit sera le fruit de ton sein et de ton sol, ainsi que tes vaches pleines et tes brebis mères. Maudit seras-tu dans tes allées et venues¹⁰. »

Cette façon de voir n'est pas propre au livre du Deutéronome et au courant qui l'a vue naître. On la retrouve dans de nombreux textes bibliques où le bien-être matériel est interprété comme le signe de la fidélité de l'homme et de son observance des commandements divins¹¹. Bien que toujours considérées comme un don, les richesses semblent alors conditionnées par le comportement religieux et moral des hommes : « La bénédiction du Seigneur est la récompense de l'homme pieux, en un instant, il fait fleurir sa bénédiction¹². »

Une telle conception s'explique par le fait que n'existait pas encore de croyance en un « après la mort ». Jusqu'au II^{ème} siècle avant Jésus-Christ, on ne trouve pas, en effet, dans la Bible d'attente d'un bonheur ou de crainte d'un malheur dans l'au-delà. On est heureux ou malheureux sur terre. Tout se joue donc durant notre vie, en attendant le jour où Dieu reprendra ce qu'il a donné. C'est le refrain bien connu du livre de Job : « Nu, je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni » (Jb 1, 21). Dans un tel contexte, il était naturel de considérer les richesses et les misères des hommes comme la récompense ou la punition de leur comportement religieux ou moral. Mais le danger était grand alors de n'apprécier la qualité de la relation des hommes avec Dieu qu'à partir de leur situation économique. D'où la contestation d'un Job ou d'un Qohélet.

À l'opposé de ceux qui voyaient dans les richesses matérielles un signe de la bénédiction divine et dans la misère la preuve d'une vie de péché – et donc une punition divine méritée – Job conteste, en effet, le rapport richesse/bénédiction divine. Il est bien placé pour le savoir : il est des riches malhonnêtes qui prospèrent tandis que des justes vivent et meurent dans l'indigence :

« Prêtez-moi attention : vous serez stupéfaits, et vous mettrez la main sur votre bouche. Moi-même, quand j'y songe, je suis épouvanté, ma chair est saisie d'un frisson. Pourquoi les méchants restent-ils en vie, vieillissent-ils et accroissent-ils leur puissance ? Leur postérité devant eux s'affermir et leurs rejetons sous leurs yeux subsistent. Leurs maisons en paix ignorent la peur. La fêrle de Dieu les épargne. Leur taureau féconde sans faillir, leur vache met bas sans avorter. Ils laissent courir leurs gamins comme des brebis, leurs enfants bondir. Ils chantent avec tambourins et cithares, se réjouissent au son de la flûte. Leur vie s'achève dans le bonheur, ils descendent en paix au séjour des

¹⁰ Dt 28, 15-19.

¹¹ Ps 112, 1-3 ; Ps 1, 1-3 ; 127 ; 128 ; 144, 12-15.

¹² Si 11, 22a ; Pr 29, 25b.

morts¹³. »

Au nom de sa propre expérience, Job brise donc le lien que l'on avait établi entre comportement moral (ou religieux) et condition économique. Il s'oppose à toute idée de rétribution divine et ouvre la voie à une autre perception des richesses. En affirmant que le riche n'est pas nécessairement un homme juste, et le pauvre un homme pécheur, il reconnaît que les biens matériels ne peuvent pas être interprétés uniquement comme des signes de la bénédiction divine. Eux aussi, ils peuvent conduire au péché ou en être le signe. Job souligne ainsi l'ambiguïté des richesses et de leur utilisation, en même temps qu'est affirmée la responsabilité des hommes dans la gestion de leurs biens. Ce sera le message des prophètes : toute richesse ne peut être considérée comme une bénédiction. Trop de fortunes, parce qu'acquises aux dépens des petits et des pauvres, sont fondées sur l'injustice.

2. Déjà, l'argent sale !

Il faut situer la protestation des prophètes dans les conditions sociales et économiques de la Palestine peu de temps après l'avènement de la monarchie, vers l'an 1000. Dans ce contexte, les prophètes réagissent avec force contre l'exploitation des pauvres, le luxe des riches, l'inégale répartition des richesses et le mauvais fonctionnement de la justice. Le premier à protester est Amos. Il fréquente les marchés et les places publiques. Il est témoin des innombrables injustices dont sont victimes les pauvres. Il voit des commerçants spéculer, fausser des balances, être prêts à tout pour s'enrichir sur les dos des pauvres. Il crie sa révolte (Am 8, 4-6). Personne n'échappe aux critiques d'Amos. Pas même les juges qui bafouent la justice pour quelques pots-de-vin (Am 5, 7.10.12-15). Pour tous, c'est une même menace. Au même moment, dans le royaume du Sud, les prophètes Michée et Isaïe prononcent des reproches identiques. Michée s'en prend surtout aux riches qui accaparent les biens des pauvres¹⁴.

Qu'il s'agisse d'Amos, de Michée ou d'Isaïe, tous dénoncent donc les pratiques de ceux et celles qui s'enrichissent au détriment des pauvres. De telles actions conduisent à une inégale répartition des biens et à la rupture de la solidarité sociale. Elles dénaturent la réalité du Peuple de Dieu dans sa vocation à l'unité et à la communion fraternelle. Elles n'ont pas d'autre source que l'appât des richesses qui se substitue à la foi en Dieu et à l'observance de ses commandements. Parce qu'ils courent après l'acquisition et la possession de richesses de plus en plus grandes, les responsables de Samarie et de Jérusalem oublient leurs devoirs envers Dieu et leurs prochains¹⁵. À eux donc de se convertir ! Et s'ils pensaient s'attirer les faveurs de Dieu en multipliant leurs prières et leurs pèlerinages, qu'ils se rappellent que Dieu méprise le culte qui ne s'accompagne pas du respect du droit et de la justice¹⁶.

¹³ Jb 21, 7-13, voir 21, 19-34.

¹⁴ Mi 2, 1-2.

¹⁵ Voir Am 2, 6-8 ; 8, 4-6.

¹⁶ Am 5, 21-24 voir Is 58.

À travers les manœuvres des grands qui promulguent des lois injustes pour satisfaire leurs propres intérêts, comme à travers les astuces des petits commerçants qui falsifient les balances sur les marchés, la richesse apparaît donc ici comme une source de violence et d'oppression. Et si elle n'est pas critiquée pour elle-même, elle l'est dans ses conséquences sociales, surtout lorsque le riche profite de sa condition pour écraser les pauvres. Volés et exploités, les pauvres n'ont même pas alors la possibilité d'obtenir réparation puisque la justice est elle-même corrompue.

Dans ce contexte, les prophètes ne cessent de le répéter : la jouissance des richesses matérielles risque à tout moment de se construire aux dépens des pauvres. Et cela, avec une escalade irréversible, car celui qui a, désire avoir toujours plus. Le désir de possession l'emporte alors sur les devoirs élémentaires. La fidélité à l'alliance conclue avec Dieu disparaît au profit des corruptions et des compromissions de toutes sortes. C'est le règne de l'argent et des richesses qui deviennent des idoles contre lesquelles on ne peut rien.

3. Les richesses : une épreuve ?

Les prophètes ne seront pas les seuls à mettre ainsi en garde leurs contemporains. Au retour de l'exil (538 avant Jésus-Christ), un courant de pensée va se développer. Ses auteurs seront perçus comme des Sages. Eux aussi creuseront le mystère des richesses et de leur utilisation. Comme leurs prédécesseurs, ils reconnaissent que les biens matériels correspondent – sauf acquisition injuste – au projet de Dieu qui veut que tous les hommes soient heureux et qu'ils bénéficient de conditions de vie justes et agréables. Mais, parce qu'ils savent que les hommes peuvent très facilement se laisser prendre au piège des richesses en les détournant de leur finalité essentielle, ces Sages rappellent qu'une juste et profitable utilisation des richesses nécessite que l'on fasse preuve de modération, de prudence et de discernement.

Comme on ne l'avait jamais fait jusqu'alors, Qohélet, au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ, dénonce la force perverse qui accompagne l'accumulation des biens. Car l'argent appelle l'argent : « Qui aime l'argent ne se rassasiera pas d'argent, ni du revenu celui qui aime le luxe. Cela est aussi vanité¹⁷. » Mais Qohélet va encore plus loin dans sa réflexion, surtout lorsqu'il s'interroge sur le bien-fondé de certaines idées reçues, comme celle qui voudrait que la richesse engendre nécessairement la tranquillité. C'est tout le contraire, affirme-t-il, les biens matériels engendrent tourments et préoccupations : « Doux est le sommeil de l'ouvrier, qu'il ait mangé peu ou beaucoup ; mais la satiété du riche, elle, ne le laisse pas dormir¹⁸. » Sans parler des voleurs, des débiteurs et des faillites imprévues¹⁹.

¹⁷ Qo 5, 9.

¹⁸ Qo 5, 11, voir Si 31, 1. Déjà, chez les Sumériens, circulait un proverbe : « Qui a beaucoup d'argent est sans aucun doute heureux ; qui possède de l'orge est sans aucun doute heureux, mais qui n'a rien peut dormir. »

¹⁹ Qo 5, 12-14, voir Qo 6, 2.

Enfin, que l'on tourne la réalité dans un sens ou dans un autre, il faut bien se rendre à l'évidence : la mort viendra un jour, car c'est bien vers « un lieu unique que tout va » (Qo 3, 20) et « nus » nous retournerons comme nous sommes venus (Qo 5, 14). C'était déjà le constat de l'auteur du Ps 49 :

« Ne crains plus quand un homme s'enrichit et quand la gloire de sa maison grandit. Car en mourant, il n'emporte rien, et sa gloire ne descend pas avec lui. De son vivant, il se félicitait [...] Il rejoindra le cercle de ses pères qui plus jamais ne verront la lumière. » Et le psalmiste conclue : « L'homme avec ses honneurs, mais qui n'a pas compris, est pareil à la bête qui s'est tue » !

Dans ce contexte, les Sages savent, par expérience, que les richesses sont souvent à l'origine de l'orgueil²⁰ ou de faux sentiments de sécurité qui détournent de la confiance en Dieu²¹. Avec force, ils rappellent donc qu'il y a des biens supérieurs aux simples richesses matérielles : la santé, une bonne réputation, l'honnêteté

« Mieux vaut un pauvre en bonne santé et de robuste constitution qu'un riche dont le cœur est atteint. Une robuste santé vaut mieux que tout l'or du monde, un esprit rigoureux mieux qu'une immense fortune. Nulle richesse n'est comparable à la santé du corps et nul bonheur qui vaille la joie du cœur » (Si 30,14-16)

« Bonne renommée vaut mieux que grande richesse, faveur est meilleure qu'argent et or » (Pr 22,1)

« Mieux vaut un pauvre qui se conduit honnêtement que l'homme à la conduite tortueuse même s'il est riche » (Pr 28,6).

Au même moment, les Sages invitent à se méfier des biens mal acquis, qui ne rapportent aucun profit : « Ne t'appuie pas sur des richesses injustement acquises, elles ne te serviront à rien au jour de la détresse²² », ou des enrichissements trop rapides : « Une richesse acquise à la hâte s'amenuisera mais celui qui l'amasse petit à petit l'augmentera²³. »

Ces quelques maximes le montrent bien : les Sages ne mettent pas en cause les richesses comme telles, car elles ne sont en soi ni bonnes ni mauvaises, mais ils mettent en cause les rapports que les hommes peuvent entretenir avec elles. Les Sages montrent en particulier que les richesses peuvent conduire au refus de Dieu ou au mépris des frères. Elles peuvent surtout donner l'illusion du bonheur. Cette illusion masque une vérité essentielle : personne n'emportera ses biens matériels dans sa tombe ! Aussi importantes soient-elles, les

²⁰ Pr 28, 11.

²¹ Pr 30, 9 ; Pr 11, 28 ; Ps 52, 9.

²² Si 5, 8.

²³ Pr 13, 11.

richesses ne sont donc pas le meilleur des biens. Il leur faut préférer la Sagesse, le trésor véritable et la source du vrai bien : « Acquérir la sagesse vaut mieux que l'or fin ; acquérir l'intelligence est préférable à l'argent ²⁴. »

C'était déjà ce que Dieu avait dit à Salomon²⁵. C'est aussi ce qu'affirme le livre de la Sagesse, le dernier livre de l'Ancien Testament. Donnée par Dieu (Sg 8, 21), la Sagesse est le *trésor inépuisable* qui transcende tous les biens matériels. Auprès d'elle, « l'argent compte pour de la boue²⁶ ». Mais, attention, la sagesse ne s'achète pas : « La sagesse ne s'échange pas contre de l'or massif, elle ne s'achète pas au poids de l'argent²⁷. »

Pour les Sages, seule la sagesse qui s'enracine dans la connaissance de Dieu peut conduire à une juste et féconde utilisation des biens matériels. Seule, elle peut aider les hommes à habiter leur présent et à jouir pleinement de la vie, dans la reconnaissance de ce qu'elle est vraiment : un don de Dieu. Seule, elle peut aider les hommes à surmonter l'épreuve des richesses. Car c'est bien d'une épreuve qu'il s'agit, et rares sont ceux qui la surmontent :

« Celui qui aime l'or ne saurait rester juste et celui qui poursuit le gain se laissera fourvoyer par lui. Beaucoup ont été livrés à la ruine à cause de l'or et leur perte est arrivée sur eux. C'est un piège pour ceux qui en sont entichés et tous les insensés s'y laissent attraper. Heureux l'homme riche qu'on trouve irréprochable et qui n'a pas couru après l'or. Qui est-il, que nous le félicitions ? Car il s'est comporté de façon irréprochable parmi son peuple. Qui a subi cette épreuve et s'en est bien tiré ? Il a bien lieu d'en être fier. Qui a pu commettre une transgression et ne l'a pas commise, faire le mal et ne l'a pas fait ? Alors, il sera confirmé dans sa prospérité et l'assemblée énumérera ses bienfaits²⁸. »

Au terme de ce parcours, on peut donc dire que, pour l'ensemble des auteurs de l'Ancien Testament, les richesses matérielles sont naturellement bonnes. Elles font partie du projet de Dieu qui veut que tout être humain soit heureux. Mais, parce qu'elles renvoient à la liberté de chacun, elles nécessitent que leurs utilisateurs fassent preuve de discernement et de responsabilité. Mais, que les richesses soient une épreuve ou non, le riche est souvent en situation de danger : le danger de faire de ses richesses un absolu ou une fausse sécurité, le danger de ne voir son existence et celle des autres valorisées que par l'état ou l'importance des biens matériels. Or, comme le développeront les auteurs du Nouveau Testament, pour celui qui met sa sécurité dans ses seules richesses, grand est le risque d'oublier Dieu, l'unique et véritable richesse. Un oubli qui s'accompagne habituellement du mépris des pauvres.

²⁴ Pr 16, 16.

²⁵ 1R 3, 11-12, voir Qo 7, 12.

²⁶ Sg 7, 8-9.13-14 ; voir Sg 8, 5.18.

²⁷ Jb 28, 15.

²⁸ Si 31, 5-11.

II. Le Nouveau Testament

L'argent n'est pas étranger au Nouveau Testament. Proportionnellement, on pourrait même dire qu'il occupe une place très importante. Dans l'enseignement qui l'accompagne sur l'utilisation des richesses, on retrouve les éléments essentiels des réflexions antérieures : reconnaissance de l'importance de l'argent et mise en garde vis-à-vis des dangers qu'il peut représenter.

1. Pas de vie sans argent

L'argent est présent tout au long de la vie et du ministère de Jésus. Dès sa naissance, les mages viennent l'honorer en lui offrant de l'or, de l'encens et de la myrrhe (Mt 2, 11). Au terme de sa vie, Marie, en vue de son ensevelissement²⁹, répand sur lui un parfum de grand prix. Quelques jours plus tard, Judas recevra le prix de sa trahison : trente pièces d'argent³⁰. Auparavant, Jésus avait signé son arrêt de mort en bousculant sur l'esplanade du Temple les tables des marchands et des changeurs dont il avait dispersé la monnaie³¹.

En décrivant le ministère public de Jésus, Luc note de son côté que quelques femmes de la bonne société, dont Jeanne, femme de Chouza, l'intendant d'Hérode, accompagnaient Jésus durant son ministère public et « l'aidaient de leurs biens » (Lc 8, 3). Sans compter les amis riches qu'il fréquente, au nombre desquels il faut mentionner Joseph d'Arimathie, Nicodème ou Simon le pharisien. Enfin, détail qui a son importance, Jésus use avec ses disciples d'une bourse commune dont Judas a la garde³². Mais lorsqu'il envoie ses disciples en mission, Jésus exige d'eux une pratique différente³³.

Pour illustrer son enseignement, Jésus se sert également de quantités de paraboles où l'argent joue un rôle non négligeable. C'est le cas, par exemple, de cette parabole où, pour dire la nécessité d'aimer comme Dieu aime, c'est-à-dire en se faisant proche et en donnant de soi, Jésus cite l'exemple d'un Samaritain qui, ayant rencontré un homme blessé sur sa route, le conduit dans une auberge et donne de son argent pour qu'on prenne soin de lui. Si cela est nécessaire il donnera même plus qu'il ne l'a fait (Lc 10, 30-35).

Pour dire la joie de Dieu de voir ses fils se convertir et revenir à lui, il y a cette autre parabole où Jésus évoque le cas d'une femme qui vient de perdre une des dix pièces d'argent qu'elle avait : désespérée, elle balaie alors sa maison et, toute joyeuse d'avoir retrouvé la pièce qu'elle avait égarée, elle réunit ses amies et ses voisines et les invite à se réjouir avec elle : « Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, la pièce que j'avais perdue ! » Et Jésus de conclure : « C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y a de la joie chez les

²⁹ Jn 12, 7.

³⁰ Mt 27, 3-10 ; Lc 22, 5-6a.

³¹ Jn 2, 15; Mt 21, 12.

³² Jn 12, 6; 13, 29.

³³ Mt 10, 5-10.

anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit³⁴. » Dans une autre parabole où il exhorte ses auditeurs à se préparer à la venue du Royaume de Dieu, dans l'accueil du don particulier que Dieu leur a fait, Jésus va jusqu'à reprocher à l'un de ses personnages de ne pas avoir fait fructifier l'argent qui lui avait été confié³⁵.

À ces différents passages des Évangiles, on peut en ajouter deux autres. Comme les précédents, ils montrent bien que Jésus reconnaît la valeur de l'argent, et qu'il est donc loin de le mépriser. Le premier se situe sur l'esplanade du Temple de Jérusalem où Jésus observe des pèlerins venus déposer leur offrande dans un des tronc du sanctuaire. À côté des riches qui mettent beaucoup d'argent, Jésus aperçoit une veuve qui met « deux petites pièces, quelques centimes ». Appelant ses disciples, il leur fait remarquer que « cette veuve pauvre a mis plus que tous ceux qui mettent dans le tronc. Car tous ont mis en prenant sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur sa misère pour mettre tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre³⁶ ».

C'est le signe que la générosité ne se mesure pas à la quantité d'argent que l'on donne. Plus que quiconque, Jésus sait, en effet, que l'argent n'a de valeur qu'en tant qu'il s'inscrit dans ce que nous vivons. Ainsi, à travers ses deux petites pièces, la veuve a donné plus que les riches notables, car elle a donné de son nécessaire, donc de ce qui était vital pour elle. Comme dernier épisode de la vie de Jésus que l'on pourrait mentionner, il y a la fameuse controverse à propos de l'impôt à César, avec cette non moins célèbre réponse de Jésus : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mc 12, 13-17). Or, en répondant qu'il faut rendre à César ce qui lui revient, que fait Jésus sinon reconnaître l'importance du politique, avec ses règles et ses logiques propres ? Par le fait même, en déjouant le piège d'une séparation trop radicale entre les domaines du politique et du religieux, il affirme que chacun doit participer à la dimension politique de la vie économique et monétaire. De quoi se demander si, pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu, il ne faut pas commencer par rendre à César ce qui est à César. C'est à cela que saint Paul invitera les chrétiens de Rome lorsqu'il leur recommandera de rendre « à chacun ce qui lui est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui les taxes, les taxes » (Rm 13, 7).

Pourtant, si Jésus relève l'importance de l'argent dans la vie quotidienne, et cela dans toutes ses dimensions (affective, sociale, politique), il en dénonce également les dangers. Plus exactement, il ne condamne pas l'argent en lui-même, pas plus que l'usage que l'on en fait habituellement, mais l'attachement excessif que l'on a parfois pour lui et la folie de ne plus vivre que pour accumuler des richesses.

2. Les pièges de l'argent

C'est surtout dans l'évangile de Luc que l'on voit Jésus dénoncer les pièges de l'argent, plus particulièrement dans les chapitres 12 à 16 où il n'hésite pas à dire que l'argent est

³⁴ Lc 15, 10.

³⁵ Mt 25, 24-29.

³⁶ Mc 12, 43-44.

trompeur et qu'il nécessite une vigilance de chaque instant (Lc 16, 9.11). Trompeur, il l'est parce qu'il déçoit les espoirs que l'on met en lui quand on l'absolutise et qu'on ne le prend pas pour ce qu'il est réellement : un instrument au service de l'épanouissement de chacun, dans le souci de tous. Trompeur, il l'est surtout parce qu'il rend souvent ses détenteurs incapables de regarder plus loin que leur intérêt immédiat ou de s'attacher aux véritables valeurs. Très vite ils se laissent prendre alors au piège des richesses. Des richesses qu'ils servent plus qu'elles ne les servent !

Significatif de ce trop grand attachement à l'argent qui pousse certains à mettre leur sécurité dans leurs seuls biens matériels et donc à évacuer, parce que trompés par leurs richesses, toute autre perspective, il y a la parabole que raconte Jésus à propos d'un riche propriétaire qui avait eu une très belle récolte et qui se demandait ce qu'il pourrait en faire (Lc 12, 16-21). Mais on l'aura remarqué, Jésus ne dit pas que ce propriétaire ait cherché à tout prix à s'enrichir, pas plus que rien ne laisse supposer qu'il possédait des biens injustement acquis. Il a simplement bénéficié d'une récolte particulièrement abondante et il projette de construire des dépôts en conséquence. À l'abri des disettes ou de mauvaises affaires il se croit en sécurité. Il pourra se reposer, manger, boire et faire bombance. Il a seulement oublié une réalité, essentielle : la mort : « Insensé, cette nuit même on te redemande ta vie, et ce que tu as préparé, qui donc l'aura ? » (Lc 12, 20).

Insensé, cet homme ne l'est donc pas parce qu'il est riche, mais parce qu'il n'a pas pris en considération la mort. S'il avait tenu compte de la mort, et donc de l'au-delà, sans doute aurait-il pensé son existence d'une autre manière. Or, et c'est bien là son drame : il s'est laissé aveuglé par sa soudaine richesse qui, en lui donnant l'illusion d'être en sécurité, lui a fait oublier l'issue mortelle de toute destinée humaine. La conclusion de la parabole claque alors comme un tragique avertissement : « Voilà ce qui arrive à celui qui amasse un trésor pour lui-même au lieu de s'enrichir auprès de Dieu » (Lc 12, 21). C'est bien le signe qu'il y a deux sortes de richesses qui correspondent à deux manières de vivre : les unes, appelées à disparaître car centrées sur elles-mêmes ; les autres, promises à l'éternité car orientées vers Dieu.

À côté de ce premier piège de l'argent, Jésus en dénonce un second. Comme souvent, il le fait en racontant une autre parabole : celle du riche et de Lazare (Lc 16, 19-31). Or, ce que dénonce ici Jésus, ce n'est pas que le riche ait refusé l'aumône à Lazare, mais qu'il n'ait pas su le voir, qu'il ait oublié jusqu'à son existence à la porte même de sa demeure. C'est un autre piège de l'argent, lorsqu'il accapare le cœur et rend aveugle, au point de plus savoir nommer sa richesse ou de ne plus voir les besoins des autres.

On peut imaginer qu'en racontant cette histoire, Jésus évoquait des situations bien connues de son temps, et nous pourrions ajouter, de toujours. Car il y a aujourd'hui encore des riches qui festoient tandis que des pauvres gisent à leur porte dans l'ignorance la plus totale. Là où l'histoire se démarque, semble-t-il, de la réalité, c'est dans la description que fait Jésus des destinées respectives du riche et du pauvre. Cette différence de destinée donne lieu d'ailleurs à une poignante intervention du riche. Parce qu'il a compris la gravité de sa faute, et qu'il se trouve aux prises avec les pires souffrances, il voudrait, en effet, que l'on aille avertir

ses frères. Ainsi avertis, ils changeraient de comportement et éviteraient de partager son funeste sort. Mais la réponse d'Abraham est formelle : « S'ils n'écoutent pas Moïse, ni les prophètes, même si quelqu'un ressuscite des morts ils ne seront pas convaincus » (Lc 16, 31). C'est un autre piège de l'argent. Parce qu'il fait de l'argent l'unique mesure de toute réalité et de toute relation, le riche devient sourd, en effet, à toute remise en cause de ce qu'il vit, y compris lorsqu'il en perçoit les limites et les insatisfactions. C'est également le drame de cet homme qui vint un jour trouver Jésus pour l'interroger (Lc 18, 18-23).

Cette rencontre est exemplaire. À travers l'histoire de cet homme qui, parce qu'il est trop attaché à ses biens matériels, se montre incapable d'aller jusqu'au bout de sa quête de vie éternelle, on comprend ce que peut produire un attachement excessif à l'argent : on préfère la tristesse de ses richesses à sa recherche de vérité ou à sa quête d'un bonheur véritable. On comprend alors la réaction de Jésus. Elle s'apparente à une plainte : « Qu'il est difficile à ceux qui ont les richesses de parvenir dans le Royaume de Dieu ! Oui, il est plus facile à un chameau d'entrer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu³⁷. »

Il y aurait d'autres remarques à faire. Mais les textes que nous avons cités suffisent à mettre en évidence les points essentiels de l'enseignement de Jésus par rapport aux pièges de l'argent. On pourrait les résumer ainsi : lorsque l'argent prend dans le cœur de l'homme une place démesurée, il devient une idole qui le conduit à n'envisager sa vie que sous le seul angle des biens matériels. Il oublie alors cette vérité essentielle : « Ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens³⁸. » En même temps, et c'est un autre piège, en nous poussant à nous comporter en propriétaires exclusifs de nos biens, dans le mépris des autres, surtout des plus pauvres, l'argent nous fait oublier que nous n'en sommes que les intendants, car « au Seigneur appartient la terre et ce qui la remplit³⁹ ». Que faire dès lors lorsqu'on a des richesses ? La réponse de Jésus est claire : il faut s'enrichir auprès de Dieu. C'est la seule manière de s'assurer un véritable et éternel bonheur. C'est le meilleur des investissements.

3. Choisir le bon investissement

On pourrait s'étonner d'un tel titre, s'il ne nous était suggéré par Jésus lui-même à travers cette parole : « Voilà ce qui arrive à celui qui amasse un trésor pour lui-même au lieu de s'enrichir auprès de Dieu » (Lc 12, 21). Comme nous l'avons déjà vu, cette mise en garde conclue une parabole où Jésus raconte l'histoire d'un homme ayant bénéficié d'une excellente récolte et qui se demande durant la nuit ce qu'il peut bien en faire. Après mûre réflexion, il décide donc de faire construire des greniers pour mettre sa récolte en sécurité et s'assurer des jours heureux. Il a seulement oublié que la nuit même la mort viendrait le surprendre !

Comme nous l'avons suggéré, à travers cette parabole, Jésus dénonce la folie de

³⁷ Lc 18, 24-25.

³⁸ Lc 12, 15.

³⁹ Ps 24, 1, voir Ag 2, 8.

mettre toute sa sécurité dans des richesses qui ne peuvent rien contre la mort et que l'on n'emportera pas avec soi. Au même moment, il indique le seul choix qui garantisse la pleine réussite de sa vie : « s'enrichir auprès de Dieu ». L'enseignement qui suit éclaire le sens profond de ce choix :

« Voilà pourquoi je vous dis : ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. Car la vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement [...]. Tout cela, les païens de ce monde le recherchent sans répit, mais vous, votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez plutôt son Royaume, et cela vous sera donné par surcroît [...]. Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône. Faites-vous des bourses inusables, un trésor inaltérable dans les cieux ; là ni voleur n'approche, ni mite ne détruit. Car, où est votre trésor, là aussi sera votre cœur⁴⁰. »

Dans l'évangile de Luc, ces paroles de Jésus viennent immédiatement après son enseignement sur la nécessité de *s'enrichir auprès de Dieu*. Ainsi, en rappelant à ses auditeurs qu'ils sont bien plus grands que le monde dans lequel ils vivent, avec leurs inévitables besoins (nourriture, vêtements, etc.), en insistant également sur le fait que Dieu veille sur chaque être humain, Jésus indique où se trouve la véritable richesse des hommes : en Dieu. En même temps, à celui qui ne veut pas se tromper d'enrichissement, il enseigne le seul chemin possible : s'abandonner entre les mains de Dieu et lui faire confiance. Pour cela, affirme-t-il, il faut accepter d'élargir son horizon pour s'ouvrir à l'univers de Dieu et entrer dans le dynamisme de son amour⁴¹.

En d'autres mots, le secret du véritable « enrichissement » passe par un travail de dépossession et d'abandon. Il est donc à l'opposé de ce que produit l'argent qui conduit habituellement à vouloir « accumuler pour soi ». D'où cet avertissement de Jésus :

« Aucun domestique ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent » (Lc 16, 13).

Né de l'expérience, à la manière d'un proverbe, cet avertissement ne doit pas être compris comme un rejet de l'argent par Jésus, qui le considérerait comme une puissance maléfique. Car l'argent n'est pas mauvais, pas plus d'ailleurs que les biens matériels dès lors

⁴⁰ Lc 12, 22-23.30-34.

⁴¹ On notera cette remarque de F. BEYDON dans *En Danger de richesse*, Aubonne, Éd. du Moulin, 1989, p. 43 : « Par rapport à Matthieu, Luc opère un certain nombre de modifications. Il remplace le *ne vous inquiétez pas* (v. 29) par un verbe qu'on ne rencontre qu'ici dans le Nouveau Testament. On le traduit généralement par *ne vous tourmentez pas*. C'est un verbe (*métahorizomai*) composé à partir d'une racine où se trouve notre mot "horizon" et qui contient l'idée de lever, dresser, d'où limiter, définir. En choisissant ce verbe, Luc n'a-t-il pas voulu suggérer que le véritable horizon du chrétien, le point vers lequel doit s'élever le regard, c'est le Royaume ? Aussi, pourrait-on traduire ce verset 29 de la manière suivante : "*Vous, ne cherchez pas ce que vous mangerez ni ce que vous boirez, n'en faites pas votre horizon.*" »

qu'ils sont bien acquis. Mais, en parlant de « service », Jésus situe l'alternative – ou l'argent ou Dieu – au cœur de la personne humaine qui choisit soit de mettre sa foi en Dieu, soit de mettre sa confiance dans ses richesses. Et à celui qui imaginerait pouvoir concilier les deux, Jésus répond qu'ils s'excluent. Pourquoi ? Parce qu'ils traduisent deux manières différentes et opposées de conduire son existence. Mais si, dans un cas, on se reconnaît dépendant de Dieu et des autres, dans l'autre, on se comporte comme si l'on était maître de sa vie ; et l'on n'hésite pas pour cela à s'étourdir ou à fuir les véritables questions.

Que l'on en soit conscient ou non, il n'est pas rare, en effet, de se servir de l'argent pour échapper à la condition humaine et tricher avec ses propres limites. À travers l'argent possédé ou recherché, on se donne ainsi l'illusion d'une fausse sécurité ou d'une toute-puissance mensongère. Car, c'est bien connu, avec l'argent on peut tout faire, tout acheter, tout envisager. Avec l'argent, on peut aussi s'assurer une reconnaissance sociale. On devient alors ce que l'on a ou ce que l'on possède ; et l'on s'identifie ou l'on mesure les autres à leur fortune, leur situation, leur train de vie, etc. Dans ce contexte, on ne doit rien à personne et il y a rarement place pour la gratuité. C'est même souvent l'inverse : on court après le profit, on se sert de son argent pour paraître, dominer, écraser.

Est-on pour autant heureux ? L'expérience montre le contraire : l'argent n'est jamais suffisant et la peur l'emporte souvent : la peur de manquer d'argent ou de moins en gagner, la peur de le perdre, la peur de l'avenir ou des autres. Face à cela, on est condamné à se protéger, et donc souvent à cacher ce que l'on a, ou à fermer son cœur. De manière générale, on refuse de voir la vérité. On ne reconnaît pas les nouvelles frustrations et les nouvelles insatisfactions qu'a fait naître l'argent. On ne veut pas admettre qu'il est devenu une fin en soi et qu'il pèse sur toutes nos décisions. On triche avec soi-même. On triche avec les autres. On triche avec la mort. On préfère une indépendance toute relative à une véritable liberté. Mais peut-on faire autrement ?

À l'opposé de ce mécanisme, qui n'a pas d'autre origine que le désir de maîtriser pleinement sa vie, l'acte de foi et le choix de Dieu naissent de l'accueil de la fragilité de l'existence humaine. En reconnaissant qu'il n'est pas le propriétaire de son existence, le croyant accepte, en effet, de se recevoir de Dieu et des autres. Dans l'acceptation de cette dépendance d'amour, il apprend à se libérer de toutes les fausses sécurités ou de toutes les ruses dont il se sert pour affronter la fragilité de la vie et l'épreuve de la rencontre des autres. Il sait qu'il ne peut vivre que de ce qu'il reçoit ; et qu'il n'a donc ni bien propre à défendre ni droit à faire valoir, simplement à se recevoir. Enfin, parce qu'il apprend à se recevoir de celui qu'il reconnaît être l'Amour, le croyant découvre qu'à l'inverse des relations fondées sur l'argent, où l'on court après l'illusion de ne rien devoir à personne, il n'aura, lui, jamais fini d'aimer. Mieux, il n'aura jamais fini de se laisser enfanter par son Dieu pour naître à sa véritable identité.

Nous sommes là, au cœur du message évangélique et de son incessante invitation à se recevoir totalement de Dieu pour donner sa vie par amour pour les autres. Est-ce dire que l'argent et les biens matériels sont totalement à rejeter ? Non, c'est même le contraire. Compris dans ce contexte, ils deviennent des instruments au service de l'épanouissement et

du bonheur des hommes, mais un épanouissement et un bonheur qui ont leur source en Dieu et que l'on sait ne pouvoir rechercher qu'en lien avec les autres. Nous rejoignons ici le sens profond des nombreuses invitations de Jésus à se libérer de l'idolâtrie de l'argent pour faire des biens matériels un instrument au service de la liberté et de la solidarité. Déjà, d'ailleurs, dans l'évangile de Luc, Jean-Baptiste avait répondu à ceux qui lui demandaient ce qu'ils devaient faire pour manifester leur conversion : « Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; si quelqu'un a de quoi manger, qu'il fasse de même⁴². » Ce que Jésus complèterait plus tard par cette exhortation : « Donnez et on vous donnera ; c'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on vous versera dans le pan de votre vêtement, car c'est la mesure dont vous servez qui servira aussi de mesure pour vous⁴³. »

En dénonçant, à la fois, l'illusion de l'argent et le danger de vivre en « riche », Jésus met donc l'humanité en garde contre un danger beaucoup plus grand : celui de refuser la condition humaine, avec ses inévitables insécurités face à l'avenir (tout particulièrement, la perspective de la mort) et ses non moins nécessaires dépendances expérimentées chaque jour. Par le fait même, à travers le culte de l'argent que l'on substitue à Dieu, il démasquait l'idole que l'on se fait de soi-même dès que l'on refuse de consentir à son statut de créature. Il montrait ainsi que le choix entre Dieu et l'argent est de l'ordre de la foi. C'est là, d'ailleurs, une des grandes caractéristiques du message évangélique que de ne pas considérer l'argent et les richesses d'abord dans leur destination sociale mais dans leur rapport à Dieu.

Au même moment, en exhortant ses disciples à « s'enrichir auprès de Dieu », Jésus ne niait pas les désirs d'absolu et de sécurité qui habitent les hommes : il les réorientait vers celui qui peut les apaiser et les combler. Il rejoignait en cela les innombrables réflexions de l'Ancien Testament où l'on voit affirmer la double reconnaissance de la petitesse et de la grandeur de l'être humain : petitesse, parce qu'il a été créé par Dieu et qu'il lui faut accueillir ce statut de créature ; grandeur, parce qu'il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu pour poursuivre son œuvre de création (Gn 1, 26 s.). Ainsi, au cœur même de sa pauvreté et de sa fragilité, l'homme se découvre riche de tout ce que Dieu a déjà fait pour lui et de la mission qu'il lui a confiée. Loin d'être une simple limite qu'il aurait à combattre, sa pauvreté reconnue et accueillie devient alors le lieu de son enfantement à sa vocation de Fils de Dieu et de frère. En se reconnaissant pauvre, il s'ouvre et participe à l'infinie richesse de l'être de Dieu. Et il ne peut que s'émerveiller (Ps 8, 2.4-10, voir Ps 144, 3-4).

4. Éloge de la générosité

Que faire dès lors pour être libre vis-à-vis des biens matériels et de l'argent ? Il faut apprendre à partager et à donner. Dans l'évangile de Luc, à ceux qui lui demandent ce qu'ils doivent faire pour manifester leur conversion, Jean-Baptiste répond : « Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; si quelqu'un a de quoi manger, qu'il fasse de

⁴² Lc 3, 10.

⁴³ Lc 6, 38.

même⁴⁴», ce que Jésus complétera plus tard par cette exhortation que nous avons déjà mentionnée : « Donnez et on vous donnera; c'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on vous versera dans le pan de votre vêtement, car c'est la mesure dont vous servez qui servira aussi de mesure pour vous⁴⁵. »

Nous rejoignons ici un aspect important de la réflexion biblique où le don est toujours présenté comme un devoir fondamental car, vécu le plus souvent sous le mode de l'aumône, il contribue au rétablissement de la justice⁴⁶. Un homme, Tobit, incarne dans la Bible cet idéal d'une vie bienfaisante où la vie en Dieu s'accompagne de la pratique de l'aumône. Son magnifique testament n'a pas vieilli. Il dit ce qui est bon pour l'homme :

« Que ton regard soit sans regrets quand tu fais l'aumône. Ne détourne jamais ta face d'un pauvre, et la face de Dieu ne se détournera pas de toi. Fais l'aumône suivant ce que tu as, selon l'importance de tes biens. Si tu as peu, ne crains pas de faire l'aumône selon le peu que tu as : c'est un beau trésor que tu te constitues pour le jour de la détresse, parce que l'aumône délivre de la mort et empêche d'aller dans les ténèbres. En effet, pour tous ceux qui la font, l'aumône est une belle offrande aux yeux du Très-Haut (...) Donne de ton pain à celui qui a faim et de tes vêtements à ceux qui sont nus. Avec tout ton superflu, fais l'aumône. Que ton regard soit sans regrets quand tu fais l'aumône. » (Tb 4,7-11.16)

Considéré dans la Bible comme un véritable devoir, le don est un signe de liberté car on n'est véritablement libre vis-à-vis de l'argent et des biens matériels que lorsqu'on est capable de donner, gratuitement et sans attendre en retour. Parce qu'il désacralise l'argent et qu'il permet d'entrer dans le monde de la gratuité, le don empêche également de se laisser prendre au piège d'une existence que l'on n'envisagerait que sur le seul mode de l'utilité, de la rentabilité ou du profit. En cela, l'exemple de la veuve de l'Évangile, qui donne ce qui lui est nécessaire pour vivre, est un exemple stimulant qui interdit désormais que l'on se glorifie de tout don qui serait pris sur son superflu⁴⁷.

S'impose dès lors l'exigence d'un discernement éthique qui peut donner lieu à des choix coûteux. Il faut alors se souvenir de l'enseignement de Jésus et de son invitation pressante à servir Dieu et non l'argent, ce qui ne revient pas, nous l'avons vu, à mépriser l'argent, mais à en user librement et à le faire servir à la relation à Dieu et aux frères. Car s'il peut aliéner celui qu'il possède, l'argent peut aussi contribuer à libérer ceux qui en manquent des conditions inhumaines dans lesquelles ils vivent. Mais il n'est pas facile de se déposséder. C'est un chemin qui nécessite une vigilance de chaque instant. On ne comprend que mieux alors cette prière multiséculaire :

⁴⁴ Lc 3,10

⁴⁵ Lc 6,38

⁴⁶ Dans la Bible, c'est un même mot hébreu que l'on traduit par « aumône » et « justice ».

⁴⁷ Pour Ambroise de Milan, en pratiquant l'aumône, on ne fait que redonner aux pauvres ce qui leur appartient : « Ce n'est pas ton bien que tu distribues au pauvre, c'est seulement sur le sien que tu lui rends. Car tu es seul à usurper ce qui est donné à tous pour l'usage de tous. La terre appartient à tous et non aux riches. »

« J'implore de toi deux choses, ne les refuse pas avant que je meure : éloigne de moi fausseté et paroles mensongères, **ne me donne ni pauvreté ni richesse**, laisse-moi goûter ma part de pain, de crainte que, comblé, je ne me détourne et ne dise : "Qui est le Seigneur ?" ou encore, qu'indigent, je ne vole et ne profane le nom de mon Dieu. » (Pr 30,7-9)

Ni Pauvre ni Riche, tel pourrait donc être l'idéal de la vie. A moins que l'on n'écrive cet idéal d'une autre manière : Riche de la capacité du Christ à nous libérer de nous-mêmes pour nous faire entrer dans le monde de l'Amour. Riche de sa pauvreté⁴⁸ qui nous apprend chaque jour à nous désapproprier de tout ce qui n'est pas essentiel pour nous recevoir de Dieu. Riche enfin de son Esprit qui fait de nous les témoins de ce monde nouveau où l'on est tenu « pour n'ayant rien, nous qui pourtant possédons tout⁴⁹. » Riche donc de notre infinie pauvreté qui est ouverture à l'infinie richesse de l'Amour de Dieu.

Pour nous aujourd'hui

Nous sommes arrivés au terme de notre parcours biblique. A certains, il apparaîtra trop rapide. Pour d'autres, il aura été plus difficile. Mais une première conclusion s'impose : la Bible parle de l'argent, de ses bienfaits comme de ses méfaits. C'est évident. Mais nous n'en tirons pas toujours les conséquences, surtout lorsque nous pensons que la vie spirituelle n'a rien à voir avec l'argent et que c'est être spirituel que de s'affranchir des richesses matérielles. Or, si la Bible parle de l'argent et des richesses, c'est parce qu'ils font partie de la création et qu'ils sont au service du bonheur que Dieu veut pour tout homme. Comme tels, et dans le cadre d'un monde qui a été confié aux hommes pour qu'ils poursuivent l'œuvre créatrice de Dieu, les biens matériels sont bons et utiles. Ils ont par essence une dimension collective.

Sans cesse, en effet, la Bible affirme que l'argent et les richesses matérielles sont au service d'un monde à construire ensemble, dans la fraternité et la solidarité. Considéré comme contraire au projet de Dieu, l'utilisation de l'argent à des fins de seul enrichissement personnel est donc constamment condamné. Évidemment, il en est également ainsi pour l'argent acquis ou utilisé de manière malhonnête, et nombreux, dans la Bible, sont les textes qui rappellent que les injustices sociales et économiques sont une conséquence du péché des hommes qui oublient leur devoir premier de solidarité et, souvent, n'hésitent pas à se servir de leurs richesses pour s'enrichir davantage sur le dos des pauvres.

De manière générale, de telles pratiques, scandaleuses et pécheresses, reflètent l'oubli pour ne pas dire le refus de Dieu. Aussi, les textes de l'Ancien Testament, comme ceux du Nouveau Testament, soulignent-ils le fait que l'utilisation de l'argent ne relève pas seulement de la morale mais de la foi. Mais que faire pour honorer la dimension positive de l'argent et des richesses tout en s'inscrivant véritablement dans le projet de Dieu ?

⁴⁸ « De riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8,9)

⁴⁹ 2 Co 6,12

Gérer son argent de manière responsable, car personne n'a le droit de faire preuve d'insouciance ou d'irresponsabilité dans ce domaine, surtout lorsque, comme c'est souvent le cas dans de nombreuses associations ou communautés chrétiennes, l'argent à gérer est le fruit de dons ou de collectes.

Aujourd'hui, cette nécessaire gestion responsable de l'argent peut se traduire par le choix des banques à qui l'on confie son argent ou le choix de certains types de placements et d'investissements. Depuis quelques années existent, en effet, des produits financiers compatibles avec les exigences évangéliques de transparence et de solidarité : les fonds de partage et les produits éthiques. Bien qu'encore trop marginaux, ces types de placement correspondent à une conviction : il n'y a d'économie véritable que solidaire. C'est un défi pour aujourd'hui. La gestion responsable des biens nécessite, en effet, que progrès économique et progrès social aillent ensemble car aucune personne ne peut être sacrifiée au profit d'intérêts financiers. A ce propos, on notera que l'option préférentielle pour les pauvres, héritée de la tradition biblique, est un des critères majeurs de la qualité humaine de toute vie en société.

Revaloriser l'importance du don et du partage en les présentant pour ce qu'ils sont véritablement : un devoir fondamental de la personne qui sait qu'en donnant elle contribue au rétablissement de la justice. Même si le don ne peut en aucun cas être un alibi à l'injustice, pas plus d'ailleurs qu'il ne doit excuser les faiblesses et les paresse des hommes, encore moins l'incompétence des gouvernants. De plus, nous l'avons vu, le don est un signe de liberté, car on n'est véritablement libre vis-à-vis de l'argent et des biens matériels que lorsqu'on est capable de donner. Enfin, parce qu'il désacralise l'argent et qu'il permet d'entrer dans le monde de la gratuité et de la beauté, le don empêche de se laisser prendre au piège d'une existence que l'on n'envisagerait que sur le seul mode de l'utilité, de la rentabilité ou du profit.

Élever certaines formes de pauvreté au rang de signe : cet aspect pourra surprendre, et pourtant dans la Bible comme aujourd'hui, la pauvreté est d'abord un signe parce qu'elle rappelle que toute situation de pauvreté subie est un mal, toujours donc contraire à la volonté de Dieu. Mais la pauvreté est aussi un signe, parce que les pauvres, qui n'ont rien d'autre à attendre que le secours de Dieu, incarnent, en quelque sorte, la vérité de l'homme dépendant de Dieu et de ses frères. Parce qu'ils voulaient manifester leur solidarité avec les pauvres, en même temps qu'ils voulaient rappeler l'exigence fondamentale d'une pauvreté accueillie et vécue, des hommes et des femmes, tout au long de l'histoire, ont choisi de vivre pauvrement.

Aujourd'hui, encore, ce choix de vie existe. C'est un signe fort. Il nécessite une réelle humilité et beaucoup de prudence. Car il y a des choix de la pauvreté et des manières de la vivre qui sont une véritable offense aux pauvres et un non moins réel mépris de Dieu : quand, par exemple, sous prétexte de vivre l'esprit de pauvreté, on s'évade de la réalité de l'argent ; alors que le vrai pauvre est précisément celui qui a des soucis d'argent ! De quoi se demander d'ailleurs s'il ne faudrait pas imaginer pour aujourd'hui d'autres manières de vivre l'esprit de pauvreté.

Collège-lycée Saint Jacques de Compostelle (Dax)

25 septembre 2026

Pierre Debergé